

Les Copains d'la neuille

En ce numéro : **Illustration :** Olivier Bernex. **Entretien et étude :** Entretien avec Robert Horville, Léonid Sabaniev, maître de musique de Léo Ferré ? Jacques Miquel + Lettre à l'ami d'occasion (suite). **Livres :** Rêves d'Ardenne, Entretiens avec trois géants de la chanson française. **CD :** 1954 Le piano du pauvre/1959 La mauvaise graine, Jacques Deljéhier. **Spectacles :** L'été 2005, La chanson du mal aimé, La faute à Ferré, Inventaire 1985-2005, Sapho chante Léo Ferré, 1^{ères} Rencontres annuelles d'Aulnoye-Aymeries. **Presse :** Le Nouvel Obs Télé, L'Express, Le Monde, Le Monde (bis). **À venir :** Benoît Misère, Voix Ferré, Léo en oc. **Messages personnels :** Chanter Ferré, Illustrer Ferré.

Éditorial Léo Ferré 1916-20...

Les copains d'la neuille rend compte de l'actualité de Léo Ferré. Une actualité que nous avons, parfois, du mal à suivre tant elle est ici, ailleurs et autre part. Pourtant quelques esprits chagrins affirment le silence autour de Ferré : on ne l'entendrait pas beaucoup à la radio, on ne le verrait pas à la télévision. Ceci ferait donc l'absence ! Hors ces deux médias, point d'existence ? La vraie vie, pour Léo, pour nous, est ailleurs.

Cette actualité ne se réduit pas aux CD, livres, spectacles, colloques que nous recensons. Chanter Léo, l'écrire, l'étudier est une partie importante, indispensable, constructive. Mais ce n'est qu'une partie. Entre les lignes des Copains d'la neuille, dans la ligne des Copains d'la neuille, se lit un pressant mot d'ordre : aller aux disques et aux livres de Léo Ferré, aller à sa voix, remonter à la source, redécouvrir des terres méconnues, se diriger vers des horizons inconnus. En fait, s'en ivroger. Sans modération aucune.

Mais ce mot « actualité », accolé à Léo, cliché s'il en est, que veut-il dire ? Celui qui a accosté en 1993 poursuit, avec nous, avec les années 2000, une complicité non stop, parce que, à l'image de son semblable, son frère, à l'image de Baudelaire et d'autres intemporels, il n'a jamais été à la remorque d'une époque, soucieux de mode, d'instantanéité ou de postérité. À n'en pas douter, ces propos d'Henri Gougaud sont les siens : « Je n'écris que pour emmener le lecteur dans la vie. Pas dans le contemporain. Ça pollue ». Juste avec l'amour à portée de voix, levé au bout de ses chansons, ancré dans une fraternelle anarchie, Léo nous a toujours emmené vers nos vies, à nous faire pencher vers le dedans, notre endedans. À chacun sa chance ensuite, à chacun de tirer sa carte et de pour-

suivre le chemin, averti d'essentiel et de lucidité. Son art de chanteur, il ne le portait pas en divertissement, juste pour passer le temps. Il faisait le même boulot que Bernard Lubat quand celui-ci affirme : « L'art n'est pas un supplément d'âme, c'est un avertissement à hauteur d'homme ». Refusant de se mettre « dans l'homme jusqu'au cou », Léo Ferré n'en prévenait pas moins cet homme-là de son infinie solitude, de l'imminence de toutes les médiocrités, de la nécessité de sortir les armes. C'est ce Ferré qui nous parle encore en 2006. Ni copiste de la nature, ni secrétaire de la société ou valet en complicités politiques, il était sim-

plement, il est aujourd'hui encore, un guetteur mélancolique arpétant son imaginaire « la métaphore au bec ».

Il est celui qui a porté les mots et les notes au très haut de l'incandescence, celui qui a chamboulé l'alphabet et la gamme, celui qui a dégoupillé un lexique fatigué. Celui qui nous fait tanguer quand reviennent ses vers dont nous ne donnons que quelques éclats tant il faudrait copier et recopier, citer et réciter : « Et ces maisons gantées de vent / avec leur fichu de tempête » qui nous font souscrire à *FLB*, « Et moi qui ne suis pas régent / de tes propriétés câlines » qui nous fait tracer *Géométriquement tien*, « Et tu fais de ma bouche un complice

estuaire » qui nous fait boire à *Ta source*. Ces extraits, sortis de leur page, ne disent que l'écorce. Ils disent néanmoins les mots qui durent, le passé qui s'ingénie à repasser. Ils disent une œuvre qui, comme « les Chambertins et les Margaux », est de garde, pour demain. Elle est là l'actualité de Léo, dans ses mots et dans ses poèmes, dans ses chansons et dans ses musiques sans qu'il soit besoin de sortir les comparatifs et les superlatifs.

Elle était annoncée - était-ce une illusion ? - sur la pochette de ce disque où Léo marche vers son âge d'or : Léo Ferré 1916-20 - - -

François André

Léo Ferré / Olivier Bernex

Depuis le n° 2, *Les copains d'la neuille* présente en première page un Léo illustré par une œuvre originale. Ce n'était pas le cas de l'illustration d'Olivier Bernex du n° 3. Pour revenir à notre « règle », il nous a donné, pour ce numéro, un autre Léo.

Les copains d'la neuille est publié grâce au soutien de *La mémoire et la mer*, 1 avenue Henri Dunant, 98000 Monaco. Tél : 00 377 92 16 75 30 ISSN : 1771-0871

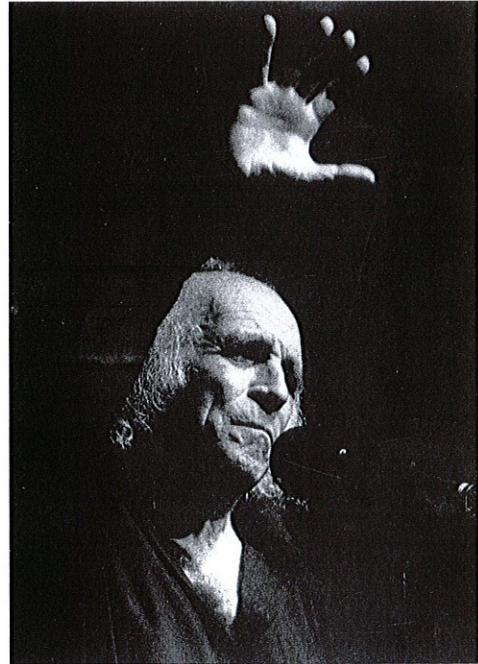
Directeur de la publication, rédacteur : François André
Avec la collaboration de Claude Braun, Jacques Layani (sauf pour la rubrique Livres)
L'étrage du titre : Charles Szymkowicz
Maquette et mise en page : Rinaldo Maria Chiesa dit Rinaz

ABONNEMENT :
12€ pour 4 numéros
À : François André, 111 clos des libellules, 73290 La Motte Servolex
Anciens numéros : 3€ le numéro, les 9 premiers numéros - inclus le CD du n° 7 : 24€
Courriel : francoisandre2@club-internet.fr
Page Internet, réalisée par Patrick Dalmasso : <http://lescopainsdlaneuille.hautetfort.com/>



Les Copains d'la neuille

Entretien avec Robert Horville



Après Mathieu Ferré (n°3) et Alain Raemackers (n°7), **Les copains d'la neuille** a rencontré Robert Horville. Professeur de littérature française à l'université de Lille III et directeur du département d'études théâtrales, auteur de quelque 42 ouvrages sur le XVIII^e siècle et de plusieurs articles sur Léo Ferré qu'il a aidé à élaborer son recueil de textes, *La mauvaise graine*, publié en 1993, il évoque la création du Centre Léo Ferré d'Aulnoye-Aymeries, l'œuvre écrite de Léo Ferré, ses liens avec l'université et... Alain Raemackers.

Les copains d'la neuille : Le 25 avril s'est tenue à Aulnoye-Aymeries l'Assemblée générale constitutive d'une association souhaitant étudier et promouvoir l'œuvre de Léo Ferré. Quels sont, plus précisément, les objectifs et les ambitions de cette association ?

Robert Horville : Cette association a pour vocation de constituer et de gérer un Centre Léo Ferré qui se donne quatre objectifs principaux : Réunir, dans le cadre d'un Centre de ressources, l'ensemble de l'œuvre écrite et enregistrée de Léo Ferré, ainsi que les livres, enregistrements et documents l'éclairant et la concernant.

Contribuer à la recherche, en organisant des journées d'études et en offrant un lieu de travail aux chercheurs, en particulier aux étudiants des universités de Lille III et de Valenciennes.

Diffuser cette œuvre immense auprès de la population, à travers rencontres, débats et conférences.

Organiser chaque année, en novembre, des Rencontres Léo Ferré, au cours desquelles se succéderont conférences, spectacles et participations locales.

CLN : De nombreux travaux universitaires ont été conduits autour de l'œuvre de Léo Ferré. Pourra-t-on en prendre connaissance dans ce Centre ?

RH : Le Centre ouvrira un site Internet sur lequel seront notamment recensés les travaux universitaires (maîtrises, D.E.A., masters, doctorats) consacrés à Léo Ferré.

CLN : A ce propos, Lille III a été le cadre de la soutenance d'une maîtrise en juin dernier. Peux-tu la présenter en quelques mots ?

RH : Emilie Kruczynski a, en effet, soutenu un mémoire dans lequel elle analyse, commente et illustre le projet de *Traité de morale anarchiste* que Léo Ferré avait élaboré à la fin des années 1960.

CLN : Quels sont, avec toi, les autres membres fondateurs de ce Centre ?

RH : Tout cela n'aurait pas été possible sans la municipalité d'Aulnoye-Aymeries qui a soutenu l'idée de ce Centre et qui a dégagé les structures et le financement pour le faire fonctionner. Dans un premier temps, c'est Serge Lallemand, responsable des services administratifs de la commune, qui en assurera la direction, avec mon aide et celle de Marc Maille et Patrick Détrain, qui ont déjà participé activement au Colloque sur Léo Ferré, que j'avais organisé en mai 2004 et dont les actes vont paraître prochainement dans les Cahiers d'études Léo Ferré. Stéphane Hirschi, professeur de cantologie à l'Université de Valenciennes, y apporte aussi sa contribution.

CLN : Pourquoi Aulnoye-Aymeries ?

RH : Il y a une longue histoire d'amitié entre Léo et cette commune du Nord. Il est venu y chanter à trois reprises, des liens très forts se sont tissés. Le théâtre porte, d'ailleurs, son nom.

CLN : Comment les amateurs de Léo pourront s'associer à ce Centre ?

RH : Ils pourront y adhérer (la cotisation est de 5 € par an) et recevoir toutes les informations le concernant. Pour tous renseignements, on peut téléphoner au 03 27 53 63 72, par la suite consulter le site Internet, et évidemment, s'adresser aux organisateurs lors des rencontres de novembre.

CLN : Ce Centre aura-t-il une dimension européenne ?

RH : Elle sera d'abord locale et régionale, mais aussi nationale, avec la mise en place de relais, de correspondants dans chaque région. Sur le plan européen, Giuseppe Gennari, qui dirige le Centre Léo Ferré de San Benedetto del Tronto, fait partie de notre association, ce qui permettra de travailler en partenariat avec l'Italie. La Belgique est aussi représentée, avec le peintre Charles Szymkiewicz qui, à par ailleurs, conçu le logo du Centre. **CLN** : Autre sujet : dans le domaine discographique, si l'on excepte de regrettables zones d'ombre chez Barclay, la majorité de l'œuvre de Léo Ferré est connue. Il n'en va pas de même pour l'œuvre écrite : certains livres ne sont pas disponibles, l'ensemble est disséminé dans diverses maisons d'édition, les livres attendus se font attendre, l'appareil critique est souvent réduit à sa plus simple expression. Une édition des œuvres complètes avec appa-

reil critique, notes et variantes est-elle envisageable ?

RH : Je suis en train d'achever à Castellina in Chianti, où Léo Ferré résidait, le recensement et l'archivage de l'ensemble de sa production, en identifiant et regroupant les textes inédits et en constituant, pour chaque texte publié, un dossier qui rassemble les différentes versions et les variantes : en effet Léo Ferré reprenait souvent ses textes, en les modifiant et en les faisant évoluer au fil du temps. Il est évidemment souhaitable que ces textes inédits soient publiés : Mathieu Ferré, qui effectue un travail remarquable sur l'œuvre de son père, en a déjà édité plusieurs, aux éditions La mémoire et la mer, notamment *Marie-Jeanne* et *Les noces de Londres*, deux écritures théâtrales. Mais il en est bien d'autres qu'il serait bon de révéler au public : *La vie d'artiste*, par exemple, un opéra au livret de plus de deux cents pages, dont il existe une version courte et une version longue ; les *Lettres non postées* : une vingtaine de ces *Lettres* ont été conservées, pour d'autres, il ne subsiste que le plan ; ou cette série de poèmes sur les animaux, véritable *Bestiaire* ; ou encore ce *Traité de morale anarchiste*, dont Léo Ferré avait écrit un plan détaillé et rédigé un certain nombre de parties, en particulier *L'anarchie est la formulation politique du désespoir*, qui devait servir d'introduction : j'y ai consacré un article dans le dernier numéro des Cahiers d'études.

CLN : On ne va pas manquer, comme à propos de *Maudits soient ils* ! de parler de « fonds de tiroirs », de « brouillons à ne pas publier ». Ces restrictions, recevables au demeurant (ça n'a pas été publié du vivant de l'auteur...) ne doivent-elles pas être, parfois, dépassées ?

RH : Certains de ces textes étaient définitivement au point et devaient sortir aux éditions Gufo del tramonto, créées par Léo Ferré. Ainsi, *Alma matrix*, dont la plus grande partie a été publiée dans *La mauvaise graine*, puis l'intégralité aux éditions La mémoire et la mer, était totalement achevé. Le projet original d'édition de cette œuvre a été retrouvé, mais Léo Ferré n'a pas eu le loisir ou le désir de la publier lui-même.

CLN : Revenons sur l'édition critique des textes de Léo Ferré.

RH : J'avais tenté, avec *La mauvaise graine*, une ébauche d'édition critique. J'avais posé, en août 1992, de nombreuses questions à Léo Ferré dont les réponses devaient fournir la matière de notes. Malheureusement, Édition 1, n'a conservé qu'une quinzaine de pages de ces notes sur la cinquantaine prévue. Il y a eu une autre tentative, avec *La musique souvent me prend... comme l'amour*, édité, en 1999, aux éditions La mémoire et la mer. Mais, comme je le disais précédemment, Léo Ferré restait constamment ses textes, si bien qu'insérer, dans une édition critique, les variantes représente un travail considérable pour une œuvre qui comporte quelque quatre mille pages. Par ailleurs, la tradition universitaire est de présenter le texte que l'auteur a considéré comme définitif, avec les différentes variantes que comporte ce texte.

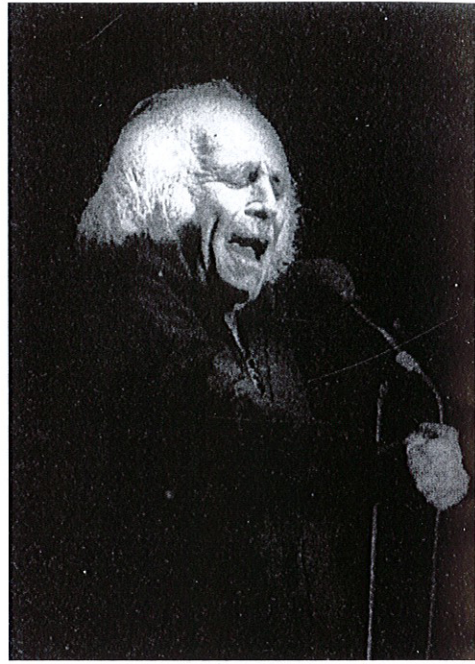
Or, avec Léo Ferré, il est souvent difficile de déterminer ce qu'il considérait comme le texte définitif, et les variantes sont en très grand nombre.

CLN : Troisième volet de notre entretien : les liens avec l'université. On le sait, les discours et les études universitaires suscitent autant d'adhésion que de rejet. Et avec raisons, sans que l'on développe... Quels sont les apports de l'étude universitaire sur les diverses productions de Léo Ferré ?

RH : Il peut évidemment y avoir une approche subjective de l'œuvre. Je ne la rejette absolument pas et elle ne m'est d'ailleurs pas étrangère : certains textes m'émeuvent plus que d'autres. Mais faire part de sa conception émotive d'une œuvre ne présente aucun intérêt : cela relève, en quelque sorte, de la sensibilité individuelle, de la vie privée et accumuler les adjectifs laudatifs n'apporte rien concernant la signification profonde de l'œuvre. Il n'y a donc que l'approche objective qui soit significative.

La critique universitaire s'efforce de montrer comment fonctionne une œuvre, sans porter de jugement de valeur, appréciaatif ou dépréciatif, sur elle. Il s'agit d'étudier la « fabrication » de l'œuvre qui se suffit à elle-même. La perspective biographique peut s'ajouter, mais, en aucun cas, elle ne peut expliquer le fonctionnement de l'œuvre. C'est là le premier principe de l'analyse universitaire moderne. Le second principe, c'est la mise en regard de la façon dont fonctionne l'œuvre par rapport à ce qui a été fait auparavant, c'est la mise en évidence de son originalité, de son caractère novateur : écrire, par exemple, en 2005, une tragédie en cinq actes et en alexandrins ne présenterait aucun intérêt, alors que, au XVIII^e siècle, Corneille ou Racine innovaient. Ainsi pour l'œuvre de Léo Ferré, comme pour toute œuvre, on doit la mettre en comparaison avec ce qui a été conçu précédemment. Il y a une mise en perspective nécessaire qui se fait à travers les influences subies, à travers l'assimilation de ces influences, à travers les apports de cette œuvre et à travers l'influence qu'elle peut, à son tour, exercer sur les œuvres à venir. Cette façon de procéder suscite parfois des oppositions qui ne sont que des reculs, des crispations devant la difficulté, l'effort. C'est ce que l'on constate, malheureusement, dans nombre d'aspects de notre société où tout ce qui est difficile est considéré comme ennuyeux. C'est la raison essentielle des attaques dont les universitaires sont les cibles et, en particulier, de celles d'Alain Raemackers qui, comme dans un entretien avec Les copains d'la neuille, ne cesse d'affirmer que l'analyse universitaire dessèche l'œuvre et celuire l'ennui. Ce discours est du même ordre que celui tenu par certains sur la télévision : c'est en partant de ce principe qu'on offre aux téléspectateurs des programmes de plus en plus indigestes, sous prétexte qu'il ne faut pas ennuyer, qu'il ne faut pas proposer des choses exigeantes. On finit par abaisser le niveau intellectuel de toute une population.

CLN : Toutes les approches de Ferré peuvent être acceptées. On peut aller dans le sensible et dans l'émotion. On peut aller aussi dans l'intelligible, dans l'analyse et dans l'étude. Deux communications du colloque du printemps 2004 nous avaient accroché par leur pertinence et leur originalité : celle de Bruno Blanckeman, *Léo Ferré ou la chanson surréelle (autour de La mémoire et*



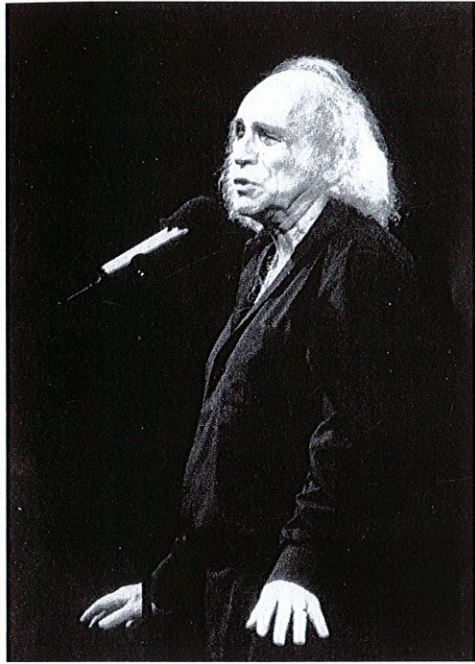
la mer) et celle de Jean-Bernard Vray, *Le rapport au religieux dans l'œuvre de Léo Ferré*. Ce qu'on ne peut accepter, c'est la prétention, le dogmatisme, la réduction, le cliché. D'où qu'ils viennent. Les propos de propriétaires, de « quart de chef ».

RH : Pour illustrer cette tendance, je voudrais donner comme exemple Alain Raemackers. Il m'avait attaqué, il y a trois ans, sur le forum de discussion Internet, de façon courageusement anonyme. Ses attaques renouvelées dans l'entretien donné aux Copains d'la neuille, sont insupportables par l'ignorance qu'elles révèlent de l'analyse universitaire moderne. Et, ce qui est amusant, Alain Raemackers écrit, en fait, dans ses présentations des enregistrements de Léo Ferré des éditions La mémoire et la mer, comme un universitaire d'il y a trente ou quarante ans. Il utilise une critique érudite dépassée, en accumulant les chiffres, les dates, les faits sans en tirer quelque conclusion que ce soit. Il procède par paraphrase, en multipliant des citations de Léo Ferré, souvent hors de propos, toujours non analysées, derrière lesquelles il semble s'abriter. Il accorde une place disproportionnée à la biographie, donnant ainsi de l'œuvre de Léo Ferré une interprétation anecdotique, réductrice. Il use et abuse d'un « nous » (de modestie ? de majesté ?) que les universitaires n'emploient plus depuis longtemps. Il va jusqu'à tomber dans cet usage ridicule et pédant qui consiste à forger un adjectif à partir d'un nom propre, et parle de « ferréen » et « ferrénne ». Alain Raemackers critique les méthodes universitaires et s'enferme - quel paradoxe ! - dans une analyse universitaire datée et dépassée. Il accuse les universitaires de « pontifier », alors qu'il n'y a pas plus pontifiant que lui, qui affirme péremptoirement, condamne, distribue bons et mauvais points, comme s'il détenait la vérité absolue.

Par ailleurs, pour critiquer, il faut être irréprochable. Or, Alain Raemackers accumule les erreurs et les inexactitudes. En voici cinq exemples, entre beaucoup d'autres : dans le poème qui porte ce nom, il traduit la sorgue par la mort, alors que tout le texte fait référence à la nuit, montrant ainsi qu'il n'a rien compris à ce texte. Il définit absurdement *Métamec* de la façon suivante : « (...) chaque vers du premier poème, thème, est repris dans le second, variations, comme premier vers d'un nouvel alexandrin ». Sans doute aurait-il été bon de ne pas confondre l'alexandrin et la strophe, et de ne pas transformer, ce qui montre une totale méconnaissance de sa structure, un poème, qui constitue un ensemble, en deux poèmes séparés. Il définit *De sacs et de cordes* comme un « récit lyrique », sans préciser le sens de cette notion, comme s'il s'agissait d'une formule reçue, à la signification évidente, alors que c'est là une conception originale de Léo Ferré. Il commet un grave contresens, quand, à travers le texte de Caussimou, il évoque le rejet par Léo Ferré des « spécialistes » : il est bien évident que Léo Ferré s'élève contre ceux qu'on érige à tort en spécialistes dont ils usurpent, en quelque sorte, le qualificatif. C'est vraiment faire injure à Léo Ferré, à la parfaite maîtrise de son art, au sérieux avec lequel il travaillait que de lui faire considérer l'incompétence comme une vertu majeure. D'ailleurs, la fin du texte est significative : quand il est dit que Mozart n'était pas un spécialiste, tout le monde saisit l'ironie. Et le comble, c'est lorsqu'il m'accuse, toujours sur Internet, d'avoir dans l'édition de *La mauvaise graine*, indiqué des dates erronées, alors que je les avais établies avec Léo Ferré lui-même : c'est ignorer que c'est l'auteur qui est responsable des recueils de textes publiés de son vivant et non le concepteur matériel ; c'est comme si on reprochait à Baudelaire d'avoir commis des erreurs dans la datation des poèmes des *Fleurs du mal* !

En fait, Alain Raemackers érige l'ignorance en manière de penser et allie sa suffisance à ses nombreuses insuffisances. La façon dont il clôt l'entretien dans *Les copains d'la neuille* est révélatrice. Je le cite : « Quant aux colloques et aux conférences je n'y vais plus... ça me fout la trouille... Ferré au scalpel et au microscope devenant de la matière à pontifier et à faire mourir d'ennui un auditoire... ça me rappelle trop l'école... que j'ai fui pour cette raison à 17 ans. Ce qui prouve que je ne suis pas très sérieux ». Il y a là le côté pathétique et puéril de celui qui a connu l'échec scolaire et qui va en rendre responsable les enseignants, sans s'interroger sur sa propre responsabilité.

CLN : Bigre ! C'est les tranchées qui continuent... Comment sortir de ce linge très sale lavé en public ? Dès le début des Copains d'la neuille, il m'était apparu indispensable de m'entretenir avec Alain Raemackers, une explication et il était revenu sur ses déclarations. Or dans l'entretien donné aux Copains d'la neuille, il a renouvelé ses attaques, certes, cette fois, sans me nommer, mais en utilisant les mêmes termes - « pontifier », « Ferré au scalpel » - dont il s'était servi contre moi. J'estime, dans ces conditions, qu'il a dépassé les bornes et qu'il devient extrêmement nocif, en semant la discorde, en créant autour de Léo Ferré un climat d'intolérance et en décourageant ceux qui travaillent sur son œuvre.



De plus Alain Raemackers n'est pas crédible. En voici une preuve face à laquelle on est partagé entre le rire et la consternation. Il y a trois ans, il commentait ainsi, sur le site Internet, une de mes interventions lors d'un spectacle de Richard Martin : « J'ai assisté à un cours (...) C'était chez Martin au Toursky. Comme à l'école quand on a affaire à ce genre de pontifiant qui font (sic) un art de la paraphrase, j'avais le choix entre hurler ou dormir. De loin le bonhomme semblait sympathique et un peu paumé. L'auditoire ayant très vite opté pour le grand sommeil, j'ai tu ma grande gueule et me suis endormi ». Or, suite à l'explication que j'ai eue avec lui, voici ce qu'il écrivait, quelques jours plus tard : « Pour renforcer mon propos, je suis allé jusqu'au mensonge : Si j'ai bien assisté à une « intervention » publique de Monsieur Horville au Toursky, ni je n'ai envie de hurler, ni je me suis endormi, je crois même avoir eu l'occasion, en coulisses, de le féliciter de s'être si bien sorti de ce traquenard ». Quelle crédibilité accorder à quelqu'un capable d'écrire, à quelque temps d'intervalle, une chose, puis son contraire ?

Il serait donc souhaitable qu'il cesse de démolir tout le monde : les auteurs de livres sur Léo Ferré, qu'il n'a pas lus, comme il le reconnaît lui-même et les interprètes de ses chansons. Et que, de grâce, il arrête d'écrire, de pratiquer, tout à tour, deux styles, aussi insupportables l'un que l'autre : d'un côté, en effet, on a affaire à un style terne, gris, académique et de plus entaché de fautes d'orthographe et de syntaxe, dans ses présentations des enregistrements de Léo Ferré pour les éditions La mémoire et la mer et, de l'autre, dans ses interventions sur Internet et ses interviews, à une imitation caricaturale du style de Céline, vulgaire, agressive, à la limite fascisante, suintant la haine et le mépris : n'est pas Céline qui veut ! Les passionnés de Léo Ferré ont autre chose à faire qu'à répondre à ses attaques. Ce sont des gens qui essayent de faire un travail sérieux, en toute bonne foi, en toute honnêteté, et qui méritent le respect.

CLN : Il y a du boulot pour la paix des braves... Et si on terminait sur Léo Ferré ?

RH : C'est en effet là l'essentiel. Comme je l'ai dit tout à l'heure, j'ai des réactions extrêmement sensibles à l'œuvre de Léo Ferré, dont j'ai été nourri dès mon adolescence. Mais c'est l'analyse universitaire qui permet de le placer parmi les grands créateurs de la seconde partie du XX^e siècle. Il a su construire un mode d'expression, un style originaux. Il apparaît, en particulier, comme un écrivain d'avant-garde, pratiquant, par exemple, dès 1970, avec le roman *Benali Misère*, ce que l'on appellera l'autofiction, ou dès les années 1970, avec *Marie-Jeanne*, le théâtre-monologue, maintenant en pleine expansion. Ce qui le caractérise, c'est aussi son polymorphisme : il a pratiqué de nombreuses expressions artistiques, la chanson, l'écriture littéraire et l'écriture musicale. Pour la première, l'orchestration, la direction d'orchestre et il est l'un des rares créateurs français à avoir su marier, à un très haut niveau, l'écriture musicale et l'écriture littéraire qui s'en trouve profondément influencée : par exemple, la phrase de Léo Ferré est toujours bercée par une musique intérieure et, dans *Métamec*, il a appliqué au poème une structure musicale, en procédant par thème et variations. Il établissait d'ailleurs une différence très intéressante entre l'écriture littéraire et l'écriture musicale. Pour la première, il disait être dicté, à l'image de l'écriture automatique des surréalistes, alors que la seconde lui demandait davantage de maîtrise, de travail et de technique, notamment dans l'élaboration des orchestrations. Par ailleurs, il attachait plus d'importance à son œuvre musicale qu'à son œuvre littéraire. C'est cette complexité qui impose une analyse approfondie et sérieuse de sa création : c'est là une des vocations de l'université qui permettra de l'inscrire profondément dans le patrimoine français et le colloque du printemps 2004 a bien montré ce regard multiple porté par les universitaires à travers les communications de spécialistes en littérature, en théâtre, en cinéma, en musicologie, en cantologie, en arts visuels et en média : mais ce n'étaient que des spécialistes !

[Le mot de la fin ? *Miss guéguerre* a fait son office, *Les quatre cents coups* ont été tirés. Avec des frappes très peu chirurgicales, deux ou trois dégâts collatéraux et la lassitude avouée de nombreux proches et amateurs de Léo. A ceux et à celles qui auraient été, légitimement, irrités de l'étalage de ces dissensions, nées ailleurs. **Les copains d'la neuille** présente ses excuses, et retourne, sans plus tarder, à Léo Ferré.]

Léonid Sabaniev, maître de musique de Léo Ferré ?

Léo Ferré a parfois proclamé son autodidactisme musical avec un rien de provocation : « *Alors maintenant j'invente des professeurs... Je dis que j'ai des professeurs, je nomme des professeurs... d'origine étrangère bien sûr ! Comme ça on ne peut pas contrôler. Parce que si je dis que j'ai appris la musique tout seul, on se dit (rires) ce musicien de variétés... ce mélodiste !* »^[1].

Des biographies posthumes ont nuancé cette déclaration en mettant en lumière les bases musicales reçues par l'artiste tout au long de sa jeunesse : cours de solfège et chant choral à la Maîtrise de la Cathédrale de Monaco, leçons de piano et de violon ou encore pratique du piston au sein de l'Harmonie du Collège de Bordighera... Cependant un autre pan de cette formation a semble-t-il été laissé dans l'ombre, soit que les auteurs l'aient considéré comme trop anecdotique, soit que les éléments documentaires leur aient fait défaut.

Pourtant, vers 1954, le premier microsillon de Léo Ferré apporte un éclairage particulier sur l'acquisition de ses connaissances musicales. La notice biographique figurant sur la pochette de ce disque est si précise qu'on peut avancer que si elle n'est pas de la plume même du poète, elle ne peut avoir été rédigée que sur ses indications. Ainsi y lit-on qu'après la débâcle de 1940 « Léo Ferré fait la connaissance de Léonid Sabaniev, un élève de Scriabine, avec lequel il fait de véritables études musicales. »^[2]. Bien plus tard, l'artiste reviendra laconiquement sur ce maître de musique : « *J'ai eu un professeur qui avait été élève de Scriabine, un type qui était à Nice, qui doit être mort maintenant. J'allais à Nice et il m'avait fait voir des trucs pour la musique. Je m'en rappelle... j'avais des possibilités... Je lui apportais un peu d'huile, des choses, je le payais comme ça.* »^[3].

Ces deux indices complémentaires, s'ils ne disent que peu de choses sur l'homme, ont au moins le mérite de situer le cadre spatio-temporel de cette rencontre : pendant l'Occupation à Nice. À cette époque, Léo qui demeure d'abord chez ses parents à Monaco, est inscrit en 3^{ème} année de droit à Nice, où il se rend plusieurs fois par semaine. Mais plus que par la basoche il est surtout attiré par la musique, composant un *Ave Maria* pour orgue et violoncelle ainsi que d'autres pièces d'inspiration liturgique. Peu après, il acquiert une modeste exploitation agricole à Beausoleil, où il vit des produits de la ferme dont l'huile que donnent quelques oliviers. Quant à ce professeur de musique, avec lequel Léo a fait des « études techniques très poussées »^[4], que sait-on réellement de lui ?

Né à Moscou le 1er octobre 1881, Léonid Léonidovitch Sabaniev travaille le piano dès l'enfance et compte au nombre de ses professeurs Paul de Schloezer, futur beau-père d'Alexandre Scriabine. Il devient très tôt l'ami intime de ce dernier, et sinon son élève, assurément son disciple. Adolescent il mène conjointement des études supérieures de mathématiques, de physique et de musique. Diplômé de l'université de Moscou dans les deux premières matières, au Conservatoire il étudie la composition avec Serge Taneïev et l'orchestration avec Nicolas Rimski-Korsakov.

Dès le début du XX^e siècle, Sabaniev fait autorité par sa connaissance approfondie de la musique contemporaine et nombre de revues révolutionnaires de la Russie tsariste ouvrent leurs colonnes à ses chroniques et critiques ; bientôt sa notoriété dépasse les frontières et il on trouve sa signature jusqu'à Munich dans le réputé « Der blaue Reiter » de Vassily Kandinsky. Parallèlement il construit une carrière de compositeur dans le sillage de Scriabine, dont il donne en 1913 une transcription pour deux pianos à quatre mains de l'œuvre symphonique *Prométhée, poème du feu*^[5]. Son mentor disparaissant en 1915, Sabaniev compose aussitôt la *Sonate à la mémoire de Scriabine* et dans les années qu'il suitent il publie les premières biographies du maître dont il a partagé les heures d'intimité tout en assistant à la genèse des principales œuvres.

Acquis sincèrement aux thèses marxistes, au lendemain de la Révolution de 1917, Sabaniev reprend ses activités de musicologue et ses critiques paraissent aussi bien dans la *Pravda*, que dans les *Izvestia*, mais aussi dans la revue d'avant-garde Musikalnaia Kultura. Président fondateur de l'Institut de musicologie de l'Académie des Beaux-Arts de Russie en 1921, il publie la première histoire de la musique russe après la révolution d'octobre, somme quasi exhaustive où il se révèle d'une objectivité scrupuleuse soulignant notamment l'importance de l'école juive dans la musique russe.

Dans le même temps sa création artistique est particulièrement prolifique. Ses pièces pour piano, sonates, préludes, études et autres mélodies font de lui un des membres les plus en vue du mouvement des musiciens avant-gardistes soviétiques avec lesquels il fonde l'Association pour la Musique Contemporaine dont il assure un temps la présidence. Mais l'engagement de Sabaniev et de ses amis en faveur du modernisme provoque les foudres de l'Association Russe des Musiciens Proletariens qui les accuse d'élitisme anti-populaire. Les insinuations devenant plus pesantes, en 1926 Sabaniev s'installe provisoirement à l'étranger en qualité de correspondant de diverses publications artistiques russes parmi lesquelles la revue *Musique & Révolution* à Paris. Il séjourne successivement en Allemagne, en France, en Grande-Bretagne, aux États-Unis et à nouveau en France où il pose définitivement ses valises. Il ne retournera plus en URSS où son statut est désormais celui d'un paria.

Contrairement à l'ostacisme dont il est victime dans son pays, son travail de musicologue est tout de suite reconnu en Occident où nombre de ses ouvrages sont traduits en anglais et en allemand et édités comme c'est le cas pour *Compositiurs russes modernes* ou encore *Tendances musicales dans la Russie contemporaine*. Le compositeur, quant à lui, a plus de mal à s'imposer, même si en 1928 est créé à Paris le ballet *L'aviatrice* dont il signe la partition. Il reste également prisé comme maître de musique et dans les années trente il a pour élèves plusieurs artistes suédois : leçons de composition au pianiste Gunnar de Frumerie, cours d'orchestration aux compositeurs Dag Wren et Gösta Nyström...

Même si son audience de compositeur reste confidentielle, il n'en continue pas moins de créer fébrilement. Le Midi où il se retire lui inspire le poème symphonique *Flots d'azur*, et lorsqu'il rencontre Léo Ferré à Nice, il vient d'achever un oratorio sur *l'Apocalypse*. Aucune de ces deux œuvres n'aurait sans renommée qu'aujourd'hui reste surtout liée à ses travaux de musicologue et d'historiographie. Seule sa *Sonate à la mémoire de Scriabine* est encore exécutée à l'occasion de festivals dédiés à son ami comme ce fut le cas en l'an 2000 aux États-Unis. De la même façon sur le plan discographique sa *Suite pour quintette à vent*^[6] est une de ses rares œuvres à avoir suscité l'intérêt des interprètes et des éditeurs. De sorte que c'est en ayant à peine connu la renommée que Léonid Sabaniev achève sa vie à Antibes le 3 mai 1968 à l'âge de 86 ans.

Sans doute serait-il hasardeux de vouloir apprécier l'importance des apports de Léonid Sabaniev dans la formation musicale de Léo Ferré. Mais que penser de cette affirmation toujours extraite de la pochette du premier microsillon de l'artiste : « La fréquentation de Sabaniev lui révèle non seulement les secrets de la composition, de la fugue, du contre-point, mais l'aide aussi à acquérir une vaste culture musicale ». Sur ce dernier point il est significatif que de la fin 1948 à juillet 1953, Léo conçoit et anime sur Paris Inter une série d'émissions d'abord intitulée *Musique contemporaine soviétique*, puis *Musique russe*, et enfin *Musiques de l'Est*^[7]. Quand aux arcanes de la création musicale, dans sa quête avide d'apprendre on imagine mal qu'il ait pu rester insensible à l'érudition et à la rigueur du vieux maître, et si influence il y a eu, elle est à rechercher sans aucun doute dans l'exigence exempte de toute concession que l'on retrouve dans l'œuvre du poète musicien monégasque. Et si à son regret il n'a pas fait le Conservatoire, avec Léonid Sabaniev, Léo Ferré a eu le privilège d'avoir eu un guide hors pair pour ses premiers pas de compositeur, ainsi que l'indique cette évocation débâussée et mélancolique livrée sur le tard de sa vie :

« *J'ai pris des leçons un peu, à un moment, avec un type pas mal, mais qui n'était pas un professeur en définitive. Il me parlait beaucoup. C'était un type qui s'appelait Léonid Sabaniev qui était à Nice. Il était professeur de tout. C'est un musicien très trappu, pas mal, qui avait été critique en Russie, critique musical, et puis qui s'était retiré à Nice je ne sais pas pourquoi. Et ce type, il avait des tonnes de musique, comme ça, des musiques un peu... Il avait été élève de Scriabine. Il avait des tonnes de musique. Je regardais ça et ça me donnait froid dans le dos, avec l'impression vraiment nette que ça ne serait jamais joué... et depuis on n'a jamais entendu parler de ce type. Des partitions... des paquets comme ça ! C'est triste, vous savez, la musique...* »^[8].

Jacques Miquel

^[1] Léo Ferré au Théâtre des Champs-Élysées. Interview de P. Bouteiller. France 3, 1984

^[2] Chansons de Léo Ferré interprétées par Léo Ferré. 33 tours 25 cm Le chant du Monde LDM 4022, 1954

^[3] Léo Ferré L'Album. 2 éditions, 1993. Entretiens avec R. Kudela en avril 1991

^[4] Léo Ferré Poètes d'aujourd'hui n° 93 par Charles Estienne, Éd. Seghers, 1962

^[5] Scriabine, *Prométhée, poème du feu* pour grand orchestre et piano avec orgue et chœurs et claviers à lumière

^[6] CD *Music of Eastern Europe* par l'ensemble Vientre - Centaur Records 2211 (1995)

^[7] Avant propos de R. Horville à *La musique souvent me prend... comme l'amour*, L. Ferré. La mémoire et la mer, 1999

^[8] *La bonne mémoire*. Émission radio de A. Blanc, 21 au 25 novembre 1985

Lettre à l'ami d'occasion (suite)

Les Copains d'la neuille a publié, dans sa précédente livraison, un texte inédit de Léo Ferré, *Lettre à l'ami d'occasion*. Initialement, ce texte devait être précédé d'une présentation qui n'a pu trouver place à cause de l'arrivée, en dernière minute, des affiches du festival de San Benedetto. La parution de ce texte a pu étonner quelques lecteurs. De quoi s'agissait-il, en fait ?

Tout le monde aura naturellement reconnu, sous cette appellation sévère, André Breton en personne. Le manuscrit de Léo Ferré n'est pas daté, mais il a rédigé cette lettre après le printemps 1957, puisqu'il fait allusion aux deux premières livraisons de la revue *Le Surréalisme, même* et que la seconde eut lieu à cette date. Ce texte, Ferré, bien sûr, l'a jamais envoyé à son destinataire, et pour cause, puisqu'il fait partie d'un recueil inédit (et même inachevé), intitulé *Lettres non postées*. Les *Lettres non postées*, Ferré en parle dès 1961, dans des entretiens accordés à la presse. Il s'agit d'un ensemble de missives imaginaires adressées à des personnes, mais aussi à des objets, à des éléments naturels... La longueur de ces lettres varie de quelques lignes à quelques pages, les destinataires sont multiples, le ton est différent d'une épître à l'autre.

Cette tradition épistolaire n'est pas nouvelle. L'art de la correspondance a sa place dans l'histoire littéraire, y compris lorsque la correspondance en question est imaginaire, ou lorsque le destinataire ne la lira jamais (*Lettre au père de Kafka*). Ferré marque ces lettres de son empreinte, mais il n'invente pas le genre.

Pour en revenir à Breton, on notera que l'auteur n'a jamais rendu public ce texte de son vivant. Écrite, relue, corrigée, la *Lettre à l'ami d'occasion* n'a jamais quitté le dossier où, en 1957, le scribeur l'avait rangée. On sait depuis que Ferré regretta sa vie durant, l'amitié, tôt perdue, de Breton. Il y a tout lieu de penser que la réciprocité fut vraie. De récentes études se sont attachées à le montrer.

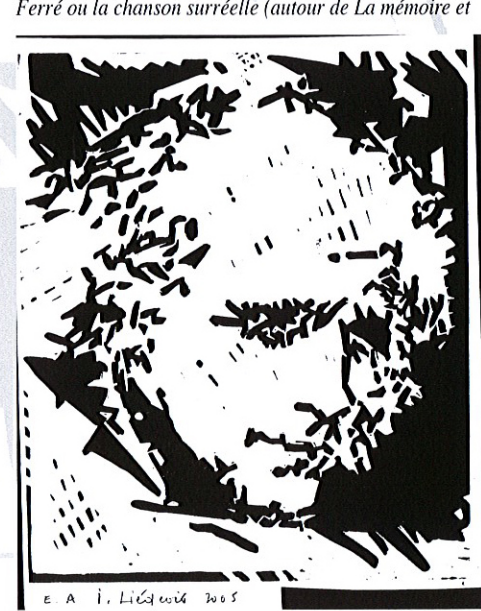
Il convenait donc de prendre la *Lettre à l'ami d'occasion* pour ce qu'elle est, un très brillant exercice de style appliqué à un genre littéraire existant, réinventé par le talent de l'auteur. Comment ne pas y lire, qui plus est, quelque chose qui ressemble à un amour déçu ? À ce sujet, l'écrivain Lionel Bourg a adressé à la rédaction des Copains ces quelques lignes : « Le texte de Ferré est tout à fait magnifique, et vise juste. J'ai toujours beaucoup aimé Breton mais l'équipage de ses « fidèles » devait être repoussant. Assez curieusement, dans le ton, la forme, comme si Ferré, tout de même, demeurait sous le charme, il y a dans sa lettre une manière assez proche de celle de son destinataire : ce sont les amours qui s'entrelacent en sonnerie, par-delà les outrages, les déceptions ».

Il convient de ne pas ramener aujourd'hui une querelle vieille d'un demi-siècle, querelle dont les deux hommes, s'ils ne revinrent jamais sur les raisons de leur différend, ont très certainement gardé en eux la trace douloureuse.

Pour finir, on signalera avec plaisir un enregistrement qui vient d'être effectué et paraîtra dans le courant du 1er semestre 2006 : Michel Bouquet vient en effet d'enregistrer huit *Lettres non postées*.

Jacques Layani

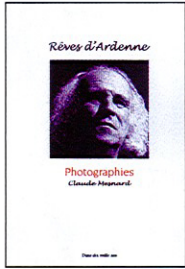
Illustrations de Jacky Liégeois, photographies de Claude Mesnard.



LIVRES

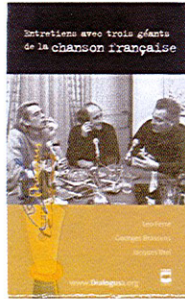
Rêves d'Ardenne

Claude Mesnard qui dirigeait dans les années 80 la revue poétique *Le cri des gueux* vient de publier *Rêves d'Ardenne* où il présente ses photographies sur des textes de Villon, Rutebeuf, Rimbaud, Apollinaire, Vaire, Pirotte, etc. De superbes noir et blanc, au grain soyeux, saisis par son objectif, en 1987, lors d'un concert à Angoulême, illustrent la quinzaine de pages consacrée à Léo. On peut le commander au prix de 20 €, port compris à : Claude Mesnard, Dans dix mille ans, résidence Maintenon A-13, 16000 Angoulême.



Entretiens avec trois géants de la chanson française

Un récent numéro de Chorus nous apprenait l'existence d'un site canadien, Dialogus, où les internautes échangent épistolairement avec de grands disparus. Ces derniers leur répondant en retour par l'intermédiaire d'un « joueur » qui écrit par une sorte de procuration. Ce site s'accompagne d'une maison d'édition qui publie des Entretiens avec ces disparus. Viennent de paraître les *Entretiens avec trois géants de la chanson française* (Ed. Hurtubise HMH, collection Dialogus) qui recréent un 1969 bis, cette fois en solo. On est entré dans l'entretien « avec » Léo Ferré, entretien pour le moins « canada dry », à petits pas, pour finalement se prendre au jeu et découvrir un Léo possible, voire probable.



L'entretien commence mollement, puis, peu à peu le joueur trouve la voix et la tonalité Ferré. On reconnaît ici et là des bribes de chansons, des morceaux d'entretiens, des positions et des postures Léo. Incontestablement le joueur connaît son Ferré sur le bout des mots. On se demande qui est celui qui a endossé ses habits. Quelques indices laissent à penser à un Léo canadien, d'autres, syntaxiques et lexicaux, à un Léo vieux continent. Qu'importe ! C'est à prendre comme un jeu, comme un pastiche respectueusement et malicieusement réussi. Ces *Entretiens avec trois géants de la chanson française* sont disponibles dans les Fnac et, à Paris, à La maison du Québec.

CD

1954 Le piano du pauvre / 1959 La mauvaise graine

Annoncé il y a deux ans, le CD 1959 *La mauvaise graine* sort au premier semestre 2006, en même temps que le 1954 *Le piano du pauvre*. 1959 *La mauvaise graine* présente les treize titres évoqués dans CLN n° 5, enrichis d'une autre version de *La mafia*. Alain Raemackers insiste dans le livret sur l'importance de cette année dont il n'existe aucun enregistrement officiel. Léo Ferré n'étant plus lié à une compagnie discographique. Heureusement, Luc Bérinmont invitera à plusieurs reprises Léo dans son émission Avant-Premières et enregistrera quelques uns des titres de ce CD. Les autres provenant de divers passages dans les salles parisiennes et diffusés à la radio.

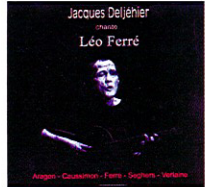


Tout aussi important est le double CD 1954 *Le piano du pauvre*. Dans le premier figurent *A la Seine*, *L'homme*, *Le parvenu*, *Notre dame de la mouise*, *Graine d'ananas* et trois titres proposés en deux versions : *Le piano du pauvre*,

Mon p'tit voyou et *Merci mon Dieu*. Ici aussi, Alain Raemackers souligne l'intérêt de ces enregistrements. En particulier ceux de la séance du 7 octobre où Léo Ferré enregistre pour Odéon quatre titres en disposant « d'un grand orchestre qu'il dirige lui-même et pour lequel il a écrit tous les arrangements » : *Mon p'tit voyou*, *Graine d'ananas*, *Notre dame de la mouise*, *Merci mon Dieu*. Titres qui figuraient en face B du 25 cm Odéon OS 1086. Occasion de rappeler que c'est bien avant le début des années 1970 que Léo Ferré a pu diriger un orchestre sur ses propres arrangements. Sur le deuxième CD on retrouve l'enregistrement de la représentation du 29 avril, à la salle Garnier de Monaco, de *La symphonie interrompue* et de *La chanson du mal aimé*. Léo Ferré dirigeant l'orchestre national et chœurs de l'opéra de Monte-Carlo.

Jacques Deljéhier

Si ce n'est *Âme te souvient-il* ? Jacques Deljéhier chante Léo et ses contemporains : Quatre Aragon : *Tu n'en reviendras pas*, *L'affiche rouge*, *Est-ce ainsi que les hommes vivent* ?, Elsa, un Seghers : *Merde à Vauban*, trois Caussimon : *Nous deux*, *Comme à Ostende*, *Monsieur William*, et cinq... Ferré : *Les amoureux du Havre*, *Monsieur mon passé*, *Graine d'ananas*, *La mémoire et la mer*, *C'est extra*.



Jacques Deljéhier s'accompagne à la guitare avec le souci d'allier la fidélité à l'œuvre et l'appropriation créatrice. Mission, pour le moins, réussie. Ces quatorze titres sont sur CD : 15 €, port compris à Jacques Deljéhier, 13 rue Christiani, 75018 Paris. Ils sont aussi chantés dans divers lieux parisiens dont on peut prendre connaissance sur le site Internet : <http://www.deljehier.levillage.org>

SPECTACLES

L'été 2005

L'été Ferré nous a emmené, et c'est une habitude, au Festival de San Benedetto del Tronto. Qu'advient-il de ce Festival qui, cette année, se réduisait à une seule soirée avec la forte présence des Têtes de bois et celle, plus anecdotique, de Dee Dee Bridgewater dans un récital chanson française, avec... deux chansons de Léo : *Avec le temps* et *C'est extra* ? Tiens bon, Giuseppe, pour que la fête continue, dans ses vraies dimensions. Sur les hauteurs niçoises, et c'était une première, nous avons découvert les Estivales de Peille lors de la soirée du 14 juillet avec Miran et Richard Martin. Un Richard Martin qui a dit *Préface*, *Il n'y a plus rien*, *Les anarchistes* dans une magnitude extrême à forts dommages et répliques émotionnels.



En Avignon, on a goûté un très prenant *Est-ce ainsi que les hommes vivent* ? par Laurent Viel. Et puis, il y a eu d'autres spectacles... Mais, pour un temps, les kilomètres ne se sont plus empilés.

La chanson du mal aimé

Il est bon de remettre ses pas dans la romance d'Apollinaire et la musique de Ferré. Avec Léo à la baguette, à l'orchestration et à la voix. Mais aussi dans le vrai d'une salle de spectacle. Alain Aurenche, en octobre, au Grenier de la table ronde de Grenoble, a donné *La chanson*, dans une forme que l'on connaît bien et qui en faisait râler plus d'un quand Ferré l'utilisait dans ses concerts, avec une bande play-back, donnée par Léo lui-même. Au-delà de la performance, à une époque de promoteurs et de pupitres pour chanteurs sans mémoire, Aurenche a chanté les vers d'Apollinaire sans ratures ni écorchures. Sans faire du Léo. En artiste.



Photo de Jacques Charretton

Dans le monde de ceux qui chantent Ferré, Alain Aurenche a une place à part : celle de la mémoire et de la fidélité. Une place sans concessions, comme ce refus de mettre ses interprétations sur disque, les réservant à la scène, au tête à tête avec le spectateur.

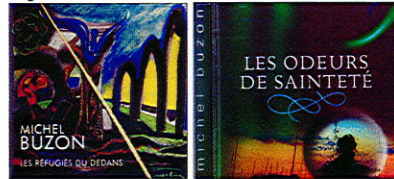
Avant *La chanson du mal aimé*, il a lu *Et... Basta* ! Ce texte sert de fil conducteur à un spectacle qu'il a imaginé avec Annick Cisaruk et Benjamin Legrand où s'entrelacent le texte et les chansons évoquées. On espère nombreuses les occasions de voir ce spectacle.

La faute à Ferré

Il nous plaît de lire et relire *La faute à Ferré*. Pour s'y perdre et s'y retrouver. Parfois, l'auteur nous prend par les phrases, tourne les pages et pose sa voix sur ses propres mots. Comme à Villeurbanne, le 11 octobre. On entre dans la salle pour une lecture et c'est tout un théâtre qui se met en scène, des émotions qui foisonnent. On se retrouve alors à quelques encablures, à la Salle des mutilés du travail de Saint-Étienne où Lionel Bourg voit pour la première fois Léo Ferré. On est aussi, simultanément, dans une autre salle, pour notre première fois à nous, à Chambéry, Dijon ou Toulouse. Tout est bon dans *La faute à Ferré*. Y'a rien à jeter. Son titre et son phrasé, sa douleur et sa mélancolie, sa mémoire. Lionel Bourg lira *La faute à Ferré* lors de l'inauguration de la Médiathèque Léo Ferré de Grigny (Rhône) repoussée à l'automne 2006. Ce serait une très grande faute de n'en pas être.

Inventaire 1985-2005

Michel Buzon a dressé cet automne, au Théâtre Bacchus à Besançon, son inventaire de chanteur. Et à la ligne Léo, il était dans le rouge. Triplement. La réédition de son essai poétique de 1989, dédié à Léo Ferré, *Les réfugiés du dedans*, enrichi de cinq titres en public : deux extraits des *Refugiés*, ainsi que *À mon enterrement*, *Un jean's ou deux... aujourd'hui !*, *La marge*. *La marge* que l'on retrouve dans son dernier CD, *Les odeurs de sainteté*, à découvrir en urgence.

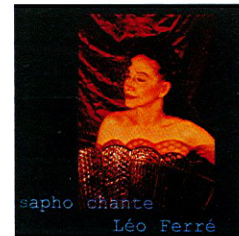


La marge que l'on a, également, entendue, dans le concert du 21 octobre où Michel Buzon a chanté Ferré avec Guy Pothier, Jean-Paul Barbier et Tristan Léa. Qu'elle soit en piano/guitare, en percussions/cordes, au clavier, *La marge* de Michel Buzon, à chaque fois recréée, montre l'intérêt d'une reprise et d'une interprétation non figée, soutenue par les arrangements et le jeu de Ludovic Mantion. Tristan Léa s'est, sans erreur de saison, promené dans le printemps des chansons de Léo et des textes d'Aragon et de Caussimon. En une quinzaine de titres il est allé de *C'est extra* en *Affiche rouge*, du velours à la colère, amoureux-ement, anarchiquement. On souhaite, miracle des voyelles, que l'idée d'un Léa chante Léo fasse son chemin en CD. Contact : Michel Buzon, 4 chemin du bois, 25660 Morre.

Sapho chante Léo Ferré

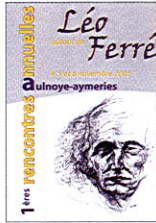
Bien sûr, elle gesticule beaucoup trop, elle est bien trop maniérée. Certes, les présentations des chansons sont trop bavardes et la voix n'est pas toujours sûre. Oui, certains choix sont étonnants comme celui de chanter *L'espérance* assise (on pourrait penser qu'un tel texte, a priori, se chante debout). Évidemment, les textes, sur un pupitre préservent des trous de mémoire éventuels. Cependant, il reste une joie évidente d'être là, en scène, et de chanter ces chansons-là. Et pour cela, le spectacle qu'a présenté Sapho à la Maison de la poésie à Paris, salle Pierre Seghers, du 19 octobre au 20 novembre 2005, est globalement réussi. C'est un récital structuré : « Ferré et les poètes » (Aragon, Verlaine, Rimbaud, Baudelaire), « Ferré et l'Espagne », « les grands classiques de Ferré » (Caussimon, Baër et Ferré), ce qui évite le collage, la juxtaposition sans cohérence de chansons, la litanie d'interprétations. Le choix a été de présenter des arrangements flamenco et le résultat est honorable. Il faut dire que l'interprète est servie par un guitariste talentueux, Vicente Almaraz et par un percussionniste, Alyss, qui se contente ici d'un *cajon* (augmentatif de *caja* : boîte, caisse) dont il tire de ses mains nues des effets de percussions inattendus. Dans l'ensemble, les chansons retenues sont, malheureusement, la plupart du temps, celles que choisissent tous les interprètes de Ferré, mais on entend tout de même quelques raretés comme, par exemple, *L'étranger* et *À celle qui est trop gaie*, deux œuvres de Baudelaire. Les trois Caussimon (*Le temps du tango*, *Monsieur William*, *Comme à Ostende*) sont interprétés avec une belle intelligence. Incontestablement, le moment le plus original de la soirée est *Avec le temps* en arabe (Maroc), a priori convaincant bien que je ne sois pas à même d'apprécier la qualité de la traduction. Jacques Layani

Le CD est en souscription : 15 €, port compris, à : AP2 PRODUCTIONS, 296 rue de Belleville, 75020 Paris.



Sapho chante Léo Ferré

1ères Rencontres annuelles d'Aulnoye-Aymeries



Il faudra désormais, à son agenda Ferré, ajouter un autre lieu, un autre repère : Aulnoye-Aymeries en novembre. Ces 1ères Rencontres annuelles, mises en paroles et en musiques par Patrick Détrain, Robert Horville, Serge Lallemand et Marc Maille, ont donné une partition impeccable d'amitié et de fraternité. Que ce soit lors des conférences ou lors des concerts, Léo a été de tous les instants de cette ascension Ferré par la face Nord. Sept communications autour de ses grandes chansons, de l'amour, de l'anarchie, de la graphologie ont été proposées par Robert Horville, Emilie Kruczynski, Yann Valade, Louisette Faréniaux, Claude Frigara, Luc Vidal et Catherine Détrain-Dupuis. Deux concerts, les Têtes de bois et Ann Gaytan, ont culminé au plus haut. Il est ainsi de plus en plus de lieux Ferré : un ou deux dans l'amer et le conflit, les autres dans le partage et la mémoire. Une mémoire qui aime, dans ces rencontres, se refaire une beauté, sans fard ni tricherie, naturellement, fidèlement.

PRESSE

Quelques extraits de presse pour donner l'air du temps autour de Léo.

Le Nouvel Obs Télé

À l'occasion de la rediffusion de *Hello Ferré* de Thierry Kübler, le 16 juillet, sur France 2, à 01 H 30, Richard Cannavo a consacré son éditorial du Nouvel Obs Télé à son *Frère d'âme*, donnant un touchant portrait de Léo. Touchant mais entaché de paresseux clichés, « le vieux maître, le vieux lion, Léo l'anar, le provocateur sulfureux » et une conclusion détonante : « Hélas, en cette époque décevante des sars météores et des refrains Kleenex, celui qui a écrit tant de chansons immortelles n'est plus qu'un pâle souvenir, presque effacé ».

L'Express

Dans sa série d'été, *Lui et moi*, L'Express a interrogé quatre héritiers sur leur filiation. Pour Léo Ferré, le fils était Bernard Lavilliers. On se livrera, faute de place, au jeu des citations, avec sa part de caricature et de mauvaise foi ! Comme pour l'éditorial de Cannavo, le mieux est d'aller juger sur pièces (L'Express, 8/08/05). Morceaux choisis : « Ferré est l'un de mes modèles en qualité, pour son sens de l'invective, sa marginalité, sa charge d'interprétation... Il détestait les musiciens et refusait de les payer... Il était très narcissique, cabot, adepte du scandale à l'italienne... Ça lui convenait de manipuler son public seul en scène... Il a tout fait pour devenir un personnage, une star, un mystère... Il a écrit des chansons grandioses, voire grandiloquentes qui l'ont porté sur les traces de Rimbaud, de Verlaine, de Breton, de Radiguet... Ferré a pointé ces petites attentions que l'on a au moment de l'amour et a trouvé les mots pour décrire comment avec la haine tout s'efface... Chaque soir en concert *Préface* lui est dédié ». Léo Ferré surnommait Lavilliers « le torse » !

Le Monde

Au long du mois d'août, Le Monde a multiplié les Rencontres d'artistes. Le 27, ce fut le tour de Bashung. À un constat de Bruno Lesprit : « Brel, *Tango funèbre*, Ferré, *Avec le temps* et Nino Ferrer, *Le Sud*, on retrouve souvent votre nom au générique des albums en hommage aux grands disparus », il a rétorqué : « Cela peut-être jouissif parce que la chanson est déjà faite et se l'approprier devient une histoire. Mais parfois les descendants ne souhaitent pas qu'on la déforme. Pour *Avec le temps*, je n'ai pas pu modifier les harmonies. C'est important pour moi de perpétuer, mais il faut me laisser la liberté. S'il s'agit de recopier... *Avec le temps*, Dalida la chantait et très bien ». Décidément, Cannavo, Lavilliers, Bashung, au nom du frère, du père et du fils, ne sortent pas des histoires de famille.

Le Monde (bis)

Le 24 août, dans le carnet du Monde, plus amical que mondain, Les copains d'la neuille et ses abonnés ont glissé un salut anniversaire et fraternel pour marquer les 89 ans de la naissance de Léo. Avec quelques mots d'une chanson détournée.



À VENIR

Benoît Misère

Benoît Misère sera représenté le 28 janvier 2006 à la Maison Pour Tous Monplaisir à Angers. Adaptation et mise en scène : David Ropars Comédien : Dominique Rambaud Compositeur/Interprète (guitare) : David Pichaud David Ropars présente ainsi son projet : Pourquoi *Benoît Misère* adapté pour le théâtre ?

Pour dire un Verbe de poésie, d'amour et de révolte. Dès la première lecture le roman m'a séduit. Il m'a conquis par son histoire, la langue, sa poésie, les sons, ses images, ses réflexions, les situations, son humour, sa verve et ses colères. ses éclairages sur la vie d'un homme. Léo Ferré. Je l'ai lu à voix haute comme s'il m'était impossible de le contenir dans le silence d'une lecture individuelle. J'avais envie d'entendre la langue qui était écrite. Au fil de la lecture, j'ai imaginé le texte joué sur une scène par un comédien et un musicien. C'est pourquoi, je me suis décidé à faire de ce roman une pièce qui sera jouée. *Benoît Misère* n'est pas une autobiographie, c'est le roman d'un morceau de vie transfiguré par l'imaginaire, la poésie. L'auteur y raconte la fiction imagée d'une certaine enfance, la sienne. Pour autant, il ne s'agira pas d'une pièce exclusivement sur Léo Ferré. La pièce sera avant tout le récit d'un homme qui dit son enfance, qui a besoin de retourner sur son enfance pour peut-être mieux comprendre l'adulte qu'il est devenu, et évoquera ce qui peut être lié à cette période, dans cette ambiance des ports de Monaco et d'Italie. Un homme d'une cinquantaine d'années raconte sa famille, ses parents et ses amis, sa solitude aussi, provoquée par une scolarité chez les Frères à l'âge de huit ans. Période où il a appris le refus du pouvoir, de l'hypocrisie, de la médiocrité, où, enfant, il a découvert la musique et la poésie, y a trouvé refuge. Expérience qui a construit l'artiste et qui a ancré en lui les fondations de son œuvre. De la musique car c'est l'incroyable découverte de l'enfant et la fidèle « amante » de cet homme qui se raconte. La musique ne sera pas greffée, mais vivante, elle participera à la création, sur scène, de l'imaginaire contenu dans le roman. Des compositions, pour la plupart originales, accompagneront les mots et serviront de support aux sonorités du texte. Contact : Cie map, 18 rue du Temple, 49100 Angers. Tél : 02 41 20 30 75

Voix Ferré

Il y aura de bonnes raisons d'être à Lutry, près de Lausanne, du 15 au 18 juin. Découvrir un lieu chanson à nul autre pareil, L'esprit frappeur. Entendre Margarita Sanchez chanter sa *Voix Ferré* où dominent, à côté de quelques Aragon, Claude, Caussimon, des chansons de Léo, 100% Ferré, dont quelques unes peu reprises comme *Quartier latin*, *Tu sors souvent la mer*, accompagnée au piano et à l'accordéon par Johnny Walther. Renseignements : Margarita Sanchez, Le grand chemin 84, 1066 Epalinges, Suisse + www.espritfrappeur.ch



Léo en oc

Il y a dans la carrière de Joan Pau Verdier une permanence Ferré. On se rappelle son *Maledetto Léo* de 1973, sa version occitane de *Ni Dieu ni maître*, *La mémoire et... Ferré*, disque qui, finalement, ne sortira pas, préambule à un très réussi *Léo, domani...* L'histoire se poursuit avec Léo, avec la langue d'oc : un spectacle *Léo en oc* sera donné lors du Festival l'Estivada de Rodez, en juillet 2006. Une quinzaine de chansons seront créées le 17 juillet. Un CD gardera trace de ce beau projet, sur lequel planent encore quelques incertitudes. Renseignements : <http://joanpauverdier.free.fr>.



MESSAGES PERSONNELS

Chanter Ferré

Il nous faudra, au plus tôt, revenir sur les interprètes de Ferré. En écoutant vraiment et en donnant du sens. Un ami canadien, Jean-Pierre Pellerin, a entrepris le recensement de ces interprètes. En poursuivant ses recherches au plus loin dans un domaine où l'exhaustivité est illusoire. Pour d'évidents droits artistiques et éthiques, ce recensement ne peut être, sonorement, diffusé. En revanche, renseignements et échanges (et, en douce, dons) peuvent se faire pour compléter cette liste, pour témoigner du rayonnement des chansons de Léo. Vous pouvez contacter Jean-Pierre à : ferre93@yahoo.ca ou en passant par Les copains d'la neuille. Vous rejoindrez le clan amical et fourni de ceux et celles qui enrichissent cette liste sans fin.

Illustrer Ferré

Les copains d'la neuille compte parmi ses abonnés de nombreux dessinateurs, peintres, illustrateurs. S'ils le souhaitent, ils peuvent nous adresser pour de prochaines couvertures leur Léo illustré. En nous faisant parvenir une œuvre originale. Si ça les chante... Si ça nous enchante.